

Josette
Aridje

Danser
au-dessus
du gouffre



Josette Aridje

Danser au-dessus
du gouffre

© Josette Aridje, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4495-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avec la collaboration de Passeur de Mémoire.

Ne soyez-pas cléments, soyez justes.

La clémence est destinée à un criminel coupable. Un innocent n'a besoin que
de justice.

Khalil Gibran, *Esprits rebelles*

La résilience c'est l'art de naviguer dans les torrents.

Boris Cyrulnik

À la mémoire de Frédéric,

Note de l'auteur : les noms et prénoms des protagonistes ont été modifiés pour préserver leur anonymat.

La fille de la pute

Je suis née à Alger le 23 avril 1944. J'ai grandi dans le bordel du vingt-deux rue Zaatcha. Maman Mathilde était la tenancière de cette maison close. Elle faisait bouillir la marmite, au propre comme au figuré. Malgré son grand âge, elle était sur tous les fronts : les clients, les filles, ses deux fils, deux hommes dans la force de l'âge qui étaient toujours à sa charge. Raoul était alcoolique et René était fou. Il avait attrapé la fièvre typhoïde à onze ans et, mal soigné, il en avait gardé des séquelles irréversibles. C'était un fou gentil mais un fou quand même. Et puis il y avait moi, la petite qu'elle adorait. Mon Dieu que maman m'aimait ! Je le lui rendais bien.

Maman était née Mathilde Frances en Espagne. Elle avait été abandonnée à la naissance. Elle s'était mariée très jeune à un notable, dont elle avait eu deux fils, Raoul et Georges. Elle avait fui la France pour l'Algérie avec ses deux enfants parce que cet homme la battait. Le plus jeune des deux fils, Georges, était décédé à quarante ans, en Algérie, j'ignore de quoi.

René, que j'appelais papa, était son petit dernier mais surtout le fils de l'amour de sa vie, comme elle l'appelait : un homme marié, un Juif d'une famille algéroise juive, pratiquante et riche, qui possédait la brasserie de la rue Michelet à Alger, l'équivalent des Allées de Tourny bordelaises. Maman y travaillait comme serveuse avant de tenir le bordel. Il n'était pas question pour lui de divorcer. Quant à maman, elle avait déjà deux enfants et n'était pas divorcée. Ce Juif a reconnu René mais René ne l'a jamais rencontré. Maman disait avec fierté que René était Juif. Était-ce pour cela qu'il m'emmenait souvent à la synagogue avec lui quand j'étais enfant ? J'aimais ces moments, j'aurais voulu être Juive ; j'ai toujours conservé un intérêt pour cette religion.

Raoul, son fils aîné, était alcoolique. Je l'ai toujours connu ivre. Par maman, j'ai appris qu'il avait été marié à une très belle femme, une Corse, avec qui il avait eu deux filles. Avant de sombrer dans l'alcool, Raoul était un homme brillant, d'une très grande culture et d'une élégance naturelle ; il avait occupé un poste à haute responsabilité à la mairie d'Alger. Son divorce, l'alcool, le Monstre avaient fait de lui une épave.

J'ai grandi au milieu des filles. Les filles qui se prostituaient étaient en

majorité Maghrébines. Elles travaillaient dur : les clients étaient très nombreux. Parmi eux, beaucoup de Français. Je garde un beau souvenir d'elles qui, à leurs risques et périls, faisaient de leur mieux pour me protéger. Malgré le risque qu'elles encouraient, elles me cachaient souvent lorsque le Monstre me cherchait. Elles étaient toujours gentilles avec moi. Je me souviens de leur tendresse, de l'argent qu'elles me donnaient pour acheter des bonbons, toujours en cachette.

Le service des mœurs venait régulièrement vérifier qu'elles avaient leur carte à jour, sinon elles écopiaient d'une amende et maman aussi. Les fourgons de police, j'y suis montée plus d'une fois. Les flics embarquaient tout le monde. Une fois au commissariat, généralement, on me libérait rapidement. Je ne me souviens pas d'avoir passé une nuit au violon. Maman payait les amendes et venait me chercher. Je ne pleurais pas. Je n'avais pas peur. Surtout, pendant ce temps, j'échappais à la bête humaine qui me tyrannisait. Je repartais du commissariat avec un bonbon et la peur de retrouver le Monstre.

Les clients étaient gentils : ils me donnaient une pièce pour que j'aille acheter un gâteau chez le marchand ambulant, que je mangeais vite avant de rentrer. S'il m'arrive aujourd'hui de manger ces gâteaux au miel qu'on appelle *Zlabia* de l'autre côté de la Méditerranée, je suis immédiatement transportée en terre algérienne, j'ai de nouveau sept ou huit ans. C'est ma madeleine de Proust à moi.

Je circulais librement dans ce monde clos, un libre-service du vice et de la corruption. Les portes des chambres étaient souvent ouvertes. Lorsque les filles en pleine passe s'en apercevaient, elles les refermaient immédiatement en me disant : « Ce n'est pas bien de regarder. » C'était quoi le bien et le mal ? Je n'en savais rien. À tel point que quand Raoul me demandait de le rejoindre dans son lit, qu'il me caressait le sexe tout doucement en m'expliquant que je ne devais le dire à personne, qu'il me tenait dans ses bras, me parlait doucement, gentiment, je n'y voyais aucun mal, et même j'y prenais du plaisir. J'ai porté cette culpabilité des décennies entières sans pouvoir le dire à quelqu'un.

Je vivais là, au cœur d'un univers d'ordinaire interdit aux enfants mais je ne souffrais pas de ce que je voyais, entendais, c'était mon environnement naturel. Je ne me posais pas non plus de question sur le fait que Mathilde, que j'appelais maman, soit si vieille et soit la mère de René, que j'appelais papa. J'étais une enfant souriante, aimée. Je me suis sentie aimée toute ma vie, c'est un sentiment

qui m'habite aujourd'hui encore, malgré ce qui m'est arrivé. Une petite fille gentille, obéissante, très polie, voilà ce que j'étais. Maman m'a donné une éducation parfaite.

Il n'y avait bien évidemment pas d'enfants autour de moi dans la maison. J'avais été le seul *baby* du bordel que les soldats américains ravitaillaient en lait en poudre, je demeurais le seul enfant dans ce lieu de perdition. Je n'avais pas non plus de jouet. Un jour, un client m'a donné une capote – mais bien sûr je ne savais pas ce que c'était – et m'a appris à souffler dedans : ça donnait un joli ballon. Je me déplaçais avec cette capote dans le bordel, je la remplissais d'eau, c'était mon jouet. Jusqu'à ce qu'une des filles me l'arrache des mains : « Ce n'est pas bien, faut pas faire ça ! » Puis elle s'en est pris au client en l'injuriant, lui criant qu'il n'avait pas honte de me faire jouer avec ça. Il faut dire que la capote était usagée.

J'ai été scolarisée à l'école primaire française jusqu'à notre départ d'Algérie le 23 avril 1955. J'y allais quand je n'avais pas des hématomes à cacher. Je parlais couramment l'arabe et le français mais je n'étais acceptée par personne. Les petits Français me traitaient d'Arabe pouilleuse et de va nu-pieds. Le Monstre exigeait que j'aille à l'école arabe en priorité, mais chez les Arabes, on ne voulait pas non plus de moi. On me refoulait parce que je vivais avec les *caschbats*, c'est-à-dire les putains en arabe. Sans compter la maîtresse qui, lorsqu'elle me voyait entrer en classe, soupirait de désespoir et me collait près du radiateur. Et aux récréations, il me restait l'arbre de la cour pour en faire le tour. Pour tout le monde, j'étais la fille de la pute. Et j'avais des poux. En Algérie, personne ne nous considérait.

Parfois des voisins arabes m'invitaient chez eux et me faisaient l'aumône d'un thé à la menthe et de gâteaux ; plus rarement, je parvenais à m'échapper et à participer à un baptême ou à un mariage. Mais je n'allais jamais au bout de la fête, le Monstre envoyait un de ses sbires me chercher.